

# Le Mondial sur les ruines de la bataille de Stalingrad

A Volgograd, les habitants sont partagés entre nostalgie de l'URSS et espoirs de transformation

## REPORTAGE

VOLGOGRAD (RUSSIE) - envoyé spécial

Les maillots de football, passe encore. Mais prière d'ôter sa casquette ! A l'heure fixe, des soldats se relaient devant la flamme éternelle. Touristes qui photographiez en cadence, levez aussi les yeux vers la statue de la Mère Patrie, l'épée en l'air. La sculpture, monumentale, veille sur le mémorial de la colline Mamaïev. Celui des héros de la célèbre bataille de Stalingrad, l'ancien nom de Volgograd.

Quelques marches plus bas, un stade de football tout juste sorti de terre pour la Coupe du monde. Sur les ruines de la seconde guerre mondiale, l'enceinte accueille quatre matchs de la compétition, dont Arabie saoudite-Egypte, lundi 25 juin.

Avant les travaux, les ingénieurs y ont trouvé « sept bombes, qu'ils ont déminées avec succès, et 300 fragments d'équipements militaires », précisent les services de l'administration régionale. Les fouilles ont aussi détéré « les restes de deux soldats de l'Armée rouge ». Leurs corps ont finalement été « enterrés avec les honneurs », sept décennies après ces six mois de combats décisifs qui virent les Soviétiques bouter les forces du III<sup>e</sup> Reich hors de la ville.

Quai de la 62<sup>e</sup>-Armée, rue de la Paix, allée des Héros : quatre kilomètres plus loin, la Coupe du monde, ses anglicismes et ses jeunes bénévoles gagnent à présent les artères principales du centre-ville. Une affaire pour les restaurants comme pour les pharmacies, prises d'assaut par les visiteurs cherchant à se protéger des moustiques. Au bout de la promenade, une fan-zone retransmet tous les matchs sur écran géant, l'eau de la Volga en arrière-plan.

### Préserver la mémoire

Evgeni Rogov, « un enfant de 94 ans », regarde aussi les matchs. Mais chez lui, dans un appartement spacieux. Tout en bas de l'immeuble, une plaque indique qu'ici vit « un vétéran de la grande guerre patriotique, participant de la bataille de Stalingrad, décoré de l'ordre du Drapeau rouge », l'une des plus hautes récompenses militaires du temps de l'Union soviétique.

Les époques se télescopent parfois dans le téléviseur. Sa fille, Olga, a suivi avec lui le match Allemagne-Mexique : « Devant la télévision, mon père a tout de suite réagi quand le commentateur a dit : "Les Allemands sur le flanc droit." Cette phrase a réveillé beaucoup de souvenirs en lui. »



La statue de la Mère-Patrie surplombe la cité martyre de la seconde guerre mondiale et son nouveau stade de 45 000 places. SERGEI FADECHEV/TASS

L'armoire du salon expose un dessin de l'arrière-petit-fils : son tank a un œil que l'on dirait presque humain, et des étoiles rouges au-dessus de lui. « Sa maîtresse d'école m'a déjà invité en classe, raconte l'aïeul, toujours vif d'esprit. Là, le directeur de l'école a dit : "Pourquoi seulement dans une seule classe ?" Il en a réuni plusieurs pour m'écouter ! » La visite a semblé-t-il trouvé écho. « Les enfants m'ont posé beaucoup de questions. Ils m'ont demandé combien d'Allemands j'avais tués. Je leur ai répondu que, quand je tuais un Allemand, il ne me donnait pas de certificat pour dire que je l'avais tué... »

Dans les rues aussi, on préserve la mémoire de la ville martyre. Les supporters tunisiens, anglais, islandais ou nigériens l'auront peut-être remarqué, s'ils ont privilégié la marche plutôt qu'un trolley au charme vieillot. Ici, par exemple, « la maison Pavlov », bâtiment fortifié tenu par les Soviétiques pendant la bataille de Stalingrad, et sa façade à l'apparence ravagée. Une reconstitution de 1985, en réalité...

Les plus chanceux des visiteurs auront peut-être aussi croisé Vladimir Turov, 98 ans, en tenue d'apparat. Cet autre vétéran met rarement son uniforme blanc à galons. Lui aussi a des médailles par dizaines, dont il arbore seulement les rubans. « S'il portait toutes les médailles, il pèserait cinq kilos de plus ! », sourit un de ses proches.

Le nonagénaire a encore un combat, que partagent aussi des plus jeunes. Il rêve que Volgograd, « la ville de la Volga », redevienne à jamais Stalingrad, celle « de Staline ». La cité a perdu son nom en 1961, sur ordre de Nikita Khrouchtchev. Cinq ans plus tôt, le nouveau dirigeant de l'Union soviétique commençait à rejeter le bilan sanglant de son prédécesseur et son culte de la personnalité. « Staline a fait beaucoup pour le pays, coupe aujourd'hui M. Turov. Sans lui, impossible de gagner la guerre ! Je voudrais rendre son nom à la ville. Je voudrais corriger l'erreur de Khrouchtchev. Il faudrait un référendum local. »

Vladimir Turov s'exprime justement devant un portrait de Staline, dans les locaux du Club Stalingrad. L'association qu'il dirige perpétue le souvenir de la bataille, « cette période horrible ». Le vétéran revendique 76 membres. Parmi eux, encore quatre combattants de la seconde guerre mondiale. Quatre témoins de cette mémoire si importante, dans la Russie du président Vladimir Poutine.

### Matchs de deuxième division

Le haut gradé a déjà obtenu une satisfaction symbolique. Depuis 2013, date des 70 ans de la fin de la bataille, la ville s'appelle ponctuellement Stalingrad chaque année lors de jours fériés. Dont évidemment le 9 mai, jour de la Victoire, qui commémore la capitulation de l'Allemagne nazie en 1945.

Alexandre Boumine, sûr de son effet, fait son entrée dans la conversation : « Savez-vous que, si on se fie aux données des navigateurs pour voitures, la France a conservé plus de noms de rues, de places ou

**« STALINE A FAIT BEAUCOUP POUR LE PAYS. SANS LUI, IMPOSSIBLE DE GAGNER LA GUERRE ! JE VOUDRAIS RENDRE SON NOM À LA VILLE »**

VLADIMIR TUROV  
vétérinaire de Stalingrad

de boulevards Stalingrad que la Russie ? Elle en a encore 167 ! », précise le directeur de la Fondation de la bataille de Stalingrad.

Le nouveau stade de Volgograd brasse d'autres chiffres. Coût total de l'édifice : au moins 220 millions d'euros, selon les chiffres officiels. Le projet mobilise à la fois l'Etat russe et la région de Volgograd. Une chance, pour Antoine Kolessnikov, guide touristique : « Depuis la fin de l'URSS, le tourisme a baissé ici, malheureusement. La Coupe du monde peut

améliorer les choses. Les supporters venus ici vont parler de la ville à leurs amis, et ainsi de suite. »

Sa consœur, Daria Zakharova, estime plutôt que « cet argent pourrait être utile pour d'autres choses, d'autres domaines de la société. » Aux alentours de l'enceinte, les routes ont bien été refaites. Mais ailleurs... « Les routes restent le plus grand problème de notre ville », selon elle. Une ville dont les habitants ont, de surcroît, des revenus plus modestes que ceux des principales autres métropoles du pays.

Les footballeurs du Rotor Volgograd – déjà debout en 1945, après la guerre, en championnat d'URSS – pourront bientôt apporter leurs jugements acoustiques. Les joueurs locaux s'installeront la saison prochaine dans leur nouveau stade, dressé sur l'emplacement du précédent. Un fort bel édifice de 45 000 places qui risque de sonner très creux lors des matchs de deuxième division russe, passée l'euphorie de la Coupe du monde. ■

ADRIEN PÉCOUT

## Avec Pione Sisto, le métissage réussi du football danois

Alors que le Danemark se raidit sur l'immigration, l'équipe nationale s'ouvre à des joueurs étrangers, comme ce fils de réfugiés sud-soudanais

Herning, au Danemark, n'est pas vraiment connue pour ses démonstrations de danse africaine. Aussi y a-t-il eu un léger flottement, le 15 décembre 2014, dans la salle de presse du FC Midtjylland, le club de football local, quand un couple de quadragénaires a fait irruption le visage recouvert de talc, monsieur torse nu et brandissant deux manches à balai, madame en jupe à franges. La représentation de danse traditionnelle du Soudan célébrait la première sélection du fiston, Pione Sisto, dans l'équipe du Danemark des moins de 21 ans.

La culture soudanaise, avaient expliqué les heureux parents, veut que soit célébrée par une danse traditionnelle chaque étape importante dans la vie du fils. Nous y

étions, après une interminable procédure de naturalisation engagée deux ans plus tôt. La Fédération danoise de football avait tout fait pour que le prodige, élu cette année-là meilleur joueur du championnat à seulement 19 ans, puisse porter le maillot rouge de la sélection. Cinq mois plus tard, Sisto était appelé en équipe A. Il en occupera le couloir gauche mardi 26 juin à Moscou contre la France, qui devra se méfier de ses dribbles et de son sens de la passe.

Pione Sisto est né à Kampala (Ouganda), où ses parents ont fui pendant la guerre civile soudanaise – deux millions de morts et quatre millions de déplacés entre 1983 et 2005. Le joueur avait 2 mois quand ils ont rejoint, en 1995, le village de Hoejslev Stationsby,

dans la région du Midden-Jutland (nord-ouest du Danemark), avec ses sept frères et sœurs.

### « Il est arrivé en jogging »

« La première fois que je l'ai vu, à 17 ans, il n'avait rien ; il est arrivé en jogging, mais il était déjà très professionnel », se souvient Glen Riddersholm, alors entraîneur du meilleur club formateur du pays, le FC Midtjylland.

Il lui inculque la rigueur défensive et l'envie de gagner, Sisto continuant malgré tout de courir chaussures délacées, « parce qu'il sent mieux le ballon quand il a de la place dans ses crampons ». Son éthique de travail l'a aujourd'hui mené en Galice, au Celta Vigo, avec qui il a fini deuxième meilleur passeur du dernier championnat

espagnol (derrière Lionel Messi). Lorsqu'il a répondu à ses premières interviews, les journalistes locaux sont, paraît-il, restés interdits : voilà un joueur noir qui parlait le dialecte du Jutland. On avait déjà vu, à Midtjylland, des joueurs africains, mais la plupart étaient nigériens. Et aucun ne parlait le jysk, la langue locale.

Si Michael Laudrup avait le cheveu châtain et le toucher de balle soyeux, le footballeur danois a souvent été blond et taillé dans une armoire normande. Il est passé à côté du métissage – premier international noir en 1994 – jusqu'à la génération actuelle, où « Zanka » Jorgensen, Martin Braithwaite et Yussuf Poulsen, tous fils d'immigrés, côtoient Pione Sisto.

L'aboutissement d'un travail de

détection et de formation pour produire des joueurs échappant au stéréotype, explique Glen Riddersholm, qui participa à ce virage comme sélectionneur des moins de 17 ans, entre 2006 et 2008 : « On s'est posé la question : pourquoi la Suède peut-elle produire un Zlatan [Ibrahimovic] et pas le Danemark ? Quand on jouait contre la France, on voyait que le mélange des cultures était un atout très important. Alors on a travaillé sur ces profils, on a beaucoup parlé entre entraîneurs. »

« Quand on travaille avec des joueurs qui ont un autre background, on doit comprendre qu'ils ne vont pas s'intégrer dans une équipe locale comme n'importe quel autre joueur danois, poursuit-il. Il faut des entraîneurs

qui l'admettent et sachent tirer le meilleur de ces joueurs d'origine étrangère. Nous en avons beaucoup aujourd'hui et ce sera encore plus le cas à l'avenir. »

Le métissage de l'équipe nationale épouse la courbe de l'immigration extra-européenne au Danemark, en progression depuis les années 1980. Le durcissement progressif des règles d'immigration et du droit d'asile, depuis une dizaine d'années, pourrait toutefois freiner la diversification du football danois. Au Danemark, 1995 est à la fois l'année de l'arrivée de Pione Sisto et celle de la création du Parti populaire danois (populistes), devenu force d'appui du Parti conservateur au pouvoir. ■

CLÉMENT GUILLOU